

CULTURE/

LE LIBÉ TOUT EN

«Lena la-très-seule», en son inconfort intérieur

Maïté Grandjouan déploie dans son second album un univers inquiétant, le glissement mental d'une jeune femme qui s'obstine à retaper seule la maison de sa défunte mère.

Si un jour Maïté Grandjouan ou l'un de ses personnages vous proposent de partir en week-end dans une maison de campagne, refusez! Cela risquerait de tourner mal. Dans *Fantasma*, sorti fin 2016, l'autrice suivait un voyeur observant par les rideaux sa jolie et blonde voisine se faire kidnapper par d'étranges fantômes. Six ans plus tard, après une (trop) longue absence, revoilà la diplômée des Arts-Déco de Strasbourg avec *Lena la-très-seule*, l'histoire d'une jeune

femme venue retaper la maison de sa mère récemment décédée. Elle souhaite la vendre et veut faire les travaux elle-même, sans aide d'artisans et encore moins de son petit copain, Paul, qui lui propose. Une manière de faire corps une dernière fois avec la bâtisse, à défaut de pouvoir avec sa mère.

Les champs de blé, les lotissements épars, la maison aux murs rouges, le salon-cuisine baigné par la lumière, la haie verte et le lit avec sa couette cerise, l'ambiance est bucolique. Cela ne dure pas. Quand le soleil rouge s'évade à l'horizon et que la nuit tombe, les cauchemars commencent. Une ampoule se casse, un crabe rouge surgit d'un coquillage et le téléphone sonne. Au bout du fil, une voix accusatrice, celle de la mère de Lena accusant sa fille d'avoir fait des bêtises. Très vite, l'essulée ne sait plus ce qui est de

l'ordre de la réalité ou du songe. La parole est rare et nul phylactère, rappelant *Fantasma*. Les quelques textes sont en bas des cases, des sous-titres de cinéma. *Lena la-très-seule* ne s'apparente pas tant à une BD, comme on peut l'attendre dans sa forme traditionnelle, qu'à un synopsis dessiné de film horrifique, ou à une succession de tableaux à la gouache. Le jeu des couleurs, jaune, vert et rouge quand tout va bien, à noir, bleu et rouge, quand cela tourne mal, permet de faire monter le suspense, d'aller petit à petit vers l'angoisse, puis de redescendre, avant de recommencer. Dans la solitude de ce huis-clos dans lequel s'enferme Lena, tout potentiellement devient danger alors qu'il ne se passe rien. Le crabe (celui de sa mère?) et les câbles électriques qui tombent des murs comme des bouts de peau d'une vie passée sont

autant de prises avec la maison mais de liens perdus avec le réel. Loin des standards, Maïté Grandjouan trace son trait bien à elle, prenant ses références dans le cinéma – Lars Von Trier, David Lynch – ou la peinture plutôt que chez d'autres auteurs de BD. Elle emprunte à l'Américain Edward Hopper ou à l'intimiste danois Vilhelm Hammershøi, tout en revendiquant aller chercher vers la plus moderne et inquiétante Aleksandra Waliszewska. La beauté douce de ses pages alliée à son atmosphère angoissante rend son travail immédiatement reconnaissable. En seulement deux albums, alors que l'on croule sous la surproduction, c'est précieux.

QUENTIN GIRARD

LENA LA-TRÈS-SEULE de MAÏTÉ GRANDJOUAN éd. Magnani, 160 pp., 26,90 euros

